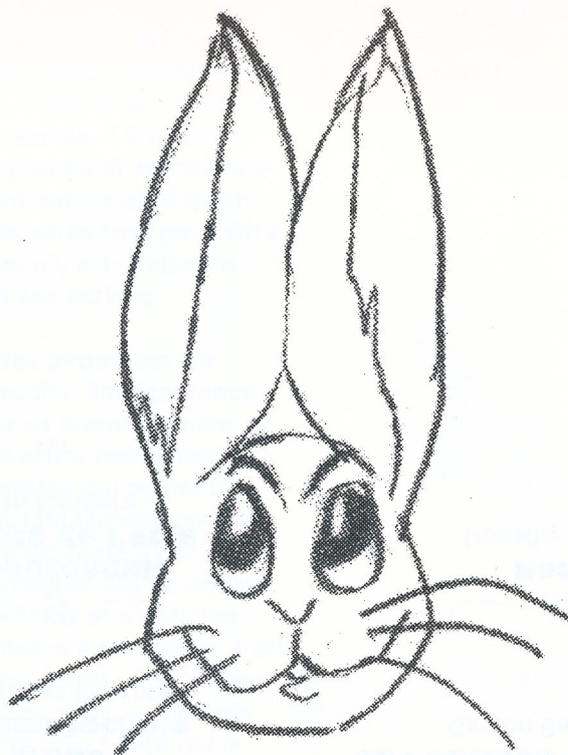


Fotocopia

n° 19





À l'Antiquité, puis au Moyen-Âge et à la Renaissance, on conseillait, pour mémoriser un savoir, de placer ses idées dans des lieux et de les associer à des images frappantes. La graphiste, lorsqu'elle met en page un texte, intègre naturellement ces problématiques d'espace et d'incarnation d'idées dans sa façon d'habiter une page. Elle fabrique le lieu de mémoire où vont la rejoindre ses lectrices et ses lecteurs.

Dans ce numéro, on parlera de la psychologie des lieux confinés et intimes, de la psychanalyse des coffres et des serrures, des choix que l'on fait légèrement et de ceux que l'on pèse murement, du devoir de vérité et d'une rage anti-raciste nécessaire.

Ces thèmes ne concernent pas les personnages qui squattent les pages.

Parmi eux revient la figure de l'acrobate qui m'est particulièrement chère. L'acrobate est libre. Il ne possède rien d'autre que son corps avec lequel il défie la gravité. Gravité au sens propre comme au figuré. Les responsabilités,

7
**À propos
de mémotechnie**
recherches Internet

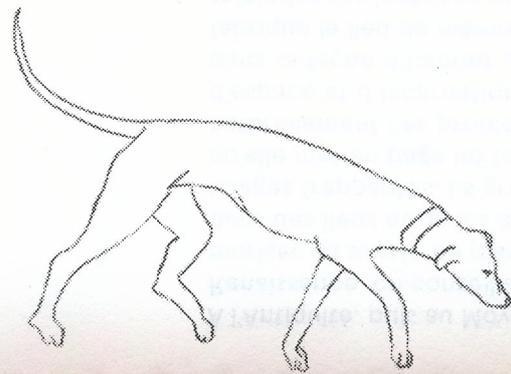
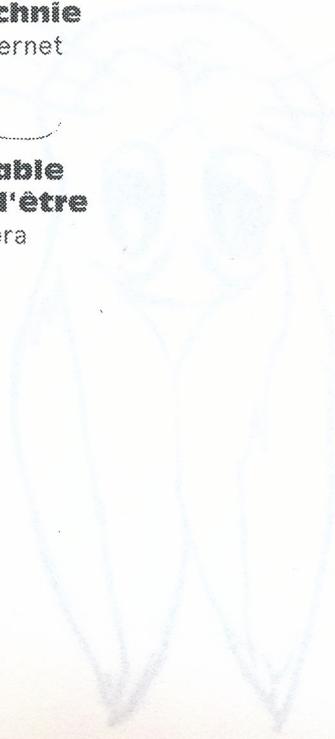
13
La Poétique de l'espace
Gaston Bachelard

29
**À propos
de la Boîte de Pandore**
recherches Internet

33
**L'insoutenable
légèreté de l'être**
Milan Kundera

43
Peau
Dorothy Allison

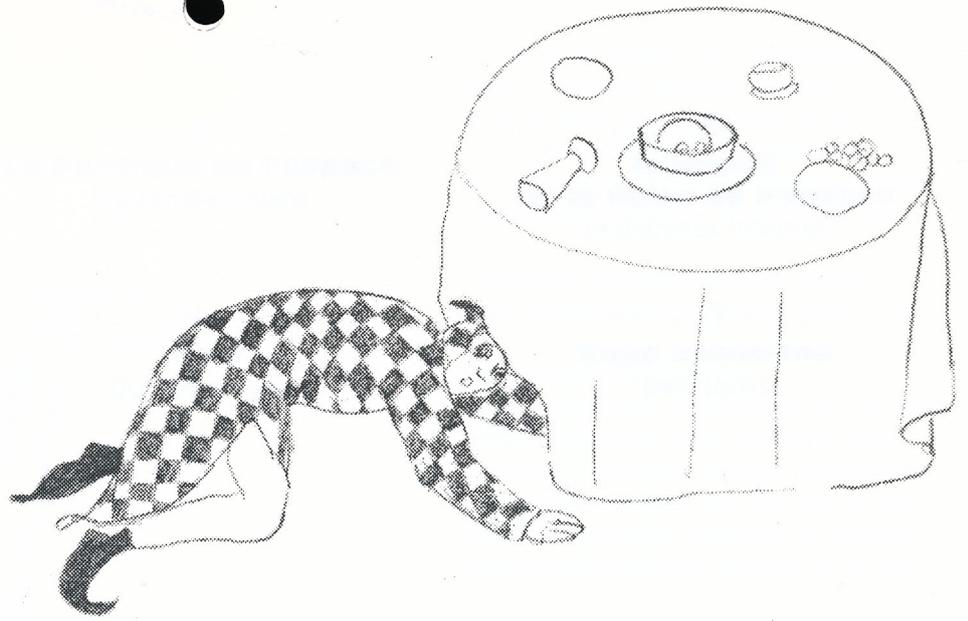
53
Rage assassine
Bell Hooks



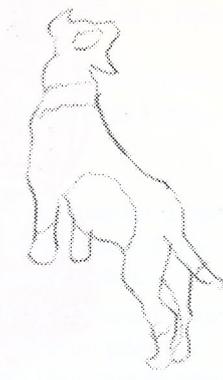
les conventions, les contrats ne le concernent pas. Il n'est lié à rien ni à personne et la mort ne lui fait même pas peur. En plus d'être complètement détaché de tout, il prend un malin plaisir à narguer les autres. Il les déconcentre avec ses grelots et suscite leur jalousie. Du moins est-ce ainsi qu'on l'interprète, mais après tout peut-être (sûrement même) n'y a-t-il aucune arrière pensée à ses actions.

esthétique tout de même qui selon moi aurait la même forme que le point d'interrogation (?): imprévisible, joyeux et indépendant.

L'acrobate fait des pirouettes sur les textes des érudits. Son ignorance semble expliquer sa bonne humeur et en cela encore il attire l'envie des lettrés et des moralistes qui peinent à désapprendre et fantasment une candeur originelle. Il est resté à cet âge enfantin qui ne connaît pas de conséquences à ses actions et n'anticipe donc aucune entrave à ses désirs. Il est corps avant d'être esprit, action avant réflexion. Il ne connaît ni le dilemme qui précède l'acte ni la honte qui le succède. Pas de continuité à sa vie - qui est une succession d'assouvissements corporels sans préoccupation d'unicité ou d'harmonie - mais une



et indépendant
l'usage, l'écriture, le
mot et l'usage et l'usage
et l'usage et l'usage et l'usage



À propos de mémotechnie

recherches Internet



-> Mary Carruthers, Le livre de la mémoire. Une étude de la mémoire dans la culture médiévale

-> Mary Carruthers, Machina, rhétorique et fabrication des images aux Moyen Age

Saint Augustin, le premier à comparer la mémoire humaine aux différentes pièces d'un vaste palais.

Dans le *livre de la mémoire*, Mary Carruthers postule dans un premier temps que le livre, en tant que support des idées et objet par excellence assurant la transmission du savoir, n'a pour ainsi dire pas de fin en soi mais qu'il est avant tout un relais, un support matériel. [...] Le livre réactive l'appareil mnémotechnique principalement par la réflexion menée sur la mise en page des textes. Une mise en page souvent savante, surtout pour des textes philologiques et théologiques, où la glose, le commentaire, entraîne la pensée, la mémoire, vers des domaines nouveaux. [...] Importance du visuel dans le processus de mémorisation amenant à considérer l'écrit et les images de certains manuscrits médiévaux comme

des « peintures mentales ».

La constitution dans l'Antiquité, puis le développement chez certains auteurs médiévaux, d'une esthétique de la mémoire.



-> Marcel Jousse, Le style oral : rythmique et mnémotechnique chez les verbe-moteurs

La grande force de conviction d'un homme c'est quand il est capable de prendre son auditoire et de le bercer comme une mère berce son enfant.

Tous ces psychologues et philologues ont été jetés tout de suite dans la page d'écriture. Ils sont passés du manuel scolaire à tels ou tels livres un peu plus au large, du bachot à la licence ou au doctorat, comment auraient-ils eu la moindre notion de ce que c'est qu'une formation de la mémoire humaine ?

J'ai encore dans mes muscles

tous ces jeux d'enfants.

Au commencement était le geste rythmo-mimique.

Cela m'a beaucoup frappé de voir que les enfants instinctivement mémorisaient en chantant.

Les « mots-agraves » qui facilitent la récitation :

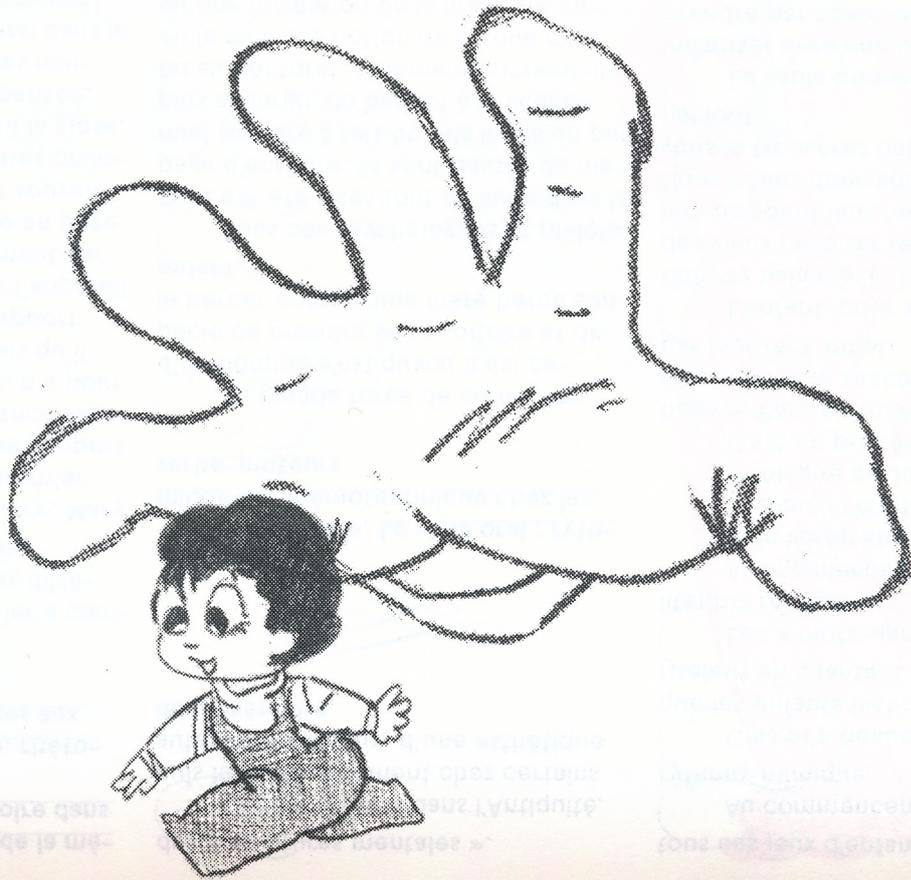
Au commencement était le Verbe et le Verbe était en Dieu Et Dieu il l'était le Verbe (Prologue de Jean)

C'est un procédé de « soufflage ». Par ce procédé, on se souffle à soi-même la succession des phrases par leur mot initial.

L'enfant, pour s'aider à la récitation, se balance. [...] Les Juifs auprès des vieux murs du Temple de Jérusalem baladent leur fameuses Lamentations ! Allez donc voir réciter le Coran, vous le trouverez balancé et psalmodié partout.

La seule bonne façon de se familiariser avec une langue, c'est d'apprendre par cœur des textes de cette langue.

Trois phases de l'expression



humaine : Style corporel-manuel, Style oral, Style écrit, avec ensuite l'Algèbre

Je n'écris jamais. Je n'ai aucune note. Ne cherchez pas après moi le classement de mes notes. Je ne prends jamais de références. Mais j'ai une mémoire qui est dans tout mon corps. Quand j'ai besoin de trouver un texte, je sais qu'il se trouve à tel endroit de la page, mais c'est ma main qui trouve la page. Ma mémoire est dans mes doigts. Ma bibliothèque occupe tout le tour de ma chambre. La nuit, je prendrais le livre qu'il me faut à tel endroit de la page. Je porte tout en moi.

La grande difficulté pour créer, c'est précisément qu'on est écrasé par les notes. Comment, pour créer, ces notes pourraient-elles être toutes prêtes à intervenir ? Qu'elles soient donc vivantes en nous !

[Il aborde la personne de Jésus sous son aspect anthropologique et ethnique de Rabbi galiléen, enseignant selon la pédagogie de Style oral de son milieu et de son temps.]

La suite est un cut-up de citations !

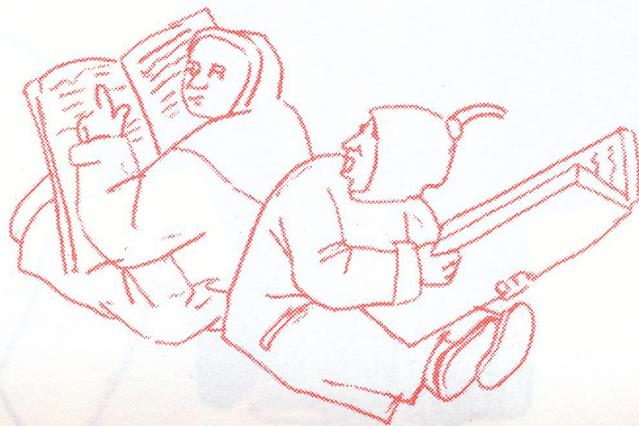




La poétique de l'espace

Gaston Bachelard

La poésie de l'espace



À elle seule, la rêverie est une instance psychique qu'on confond trop souvent avec le rêve. Mais quand il s'agit d'une rêverie poétique, d'une rêverie qui jouit non seulement d'elle-même, mais qui prépare pour d'autres âmes des puissances poétiques, on sait bien qu'on n'est plus sur la pente des somnolences. L'esprit peut connaître une détente, mais dans la rêverie poétique, l'âme veille, sans tension, reposée et active. Pour faire un poème complet, bien structuré, il faudra que l'esprit le préfigure en des projets. Mais pour une simple image poétique, il n'y a pas de projet, il n'y faut qu'un mouvement de l'âme. En une image poétique l'âme dit sa présence.

Jean Lescure étudiant l'oeuvre du peintre Lapicque : « Quand même son oeuvre témoigne d'une grande culture et d'une connaissance de toutes les expressions dynamiques de l'espace, elle ne les applique pas, elle ne s'en forme pas des recettes... Il faut donc que le savoir s'accompagne d'un égal oubli du savoir. Le non-savoir n'est pas une ignorance mais un acte difficile de dépassement de la connaissance.

C'est à ce prix qu'une oeuvre est à chaque instant cette sorte de commencement pur qui fait de sa création un exercice de liberté. »

« L'apicque réclame de l'acte créateur qu'il lui offre autant de surprise que la vie. » L'art est alors un redoublement de vie, une sorte d'émulation dans les surprises qui excitent notre conscience et l'empêchent de somnoler.

« L'artiste ne crée pas comme il vit, il vit comme il crée. »

Nous voulons examiner, en effet, des images bien simples, les images de l'espace heureux. Nos enquêtes mériteraient, dans cette orientation, le nom de *topophilie*.

D'abord, comme il se doit dans une recherche sur les images de l'intimité, nous posons le problème de la poésie de la maison. Les questions abondent : comment des chambres secrètes, des chambres disparues se constituent-elles en demeures pour un passé inoubliable ? Où et comment le repos trouve-t-il des situations privilégiées ? Comment les refuges

éphémères et les abris occasionnels reçoivent-ils parfois, de nos rêveries intimes, des valeurs qui n'ont aucune base objective ? -> la maison comme un instrument d'analyse pour l'âme humaine.

La maison des choses : les tiroirs, les coffres et armoires. Que de psychologie sous leur serrure ! Ils portent en eux une sorte d'esthétique du caché.

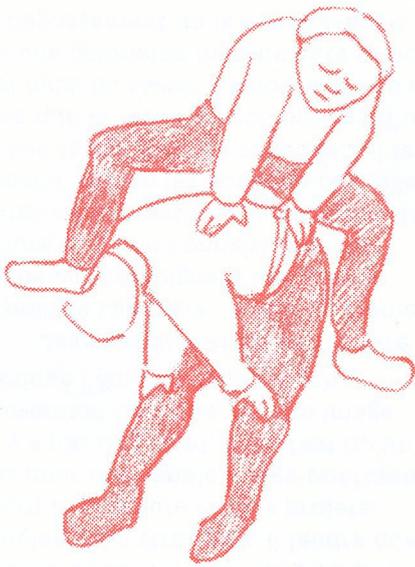
N'habite avec intensité que celui qui a su se blottir.

-> Bachelard, *La terre et les rêveries de la volonté*, chap XII, la psychologie de la pesanteur

« Le monde bat de l'autre côté de ma porte », Pierre Albert-Birot, « Intérieur » (poème)

À travers les souvenirs de toutes les maisons où nous avons trouvé abri, par-delà toutes les maisons que nous avons rêvé habiter, peut-on dégager une essence intime et concrète qui soit une justification de la valeur singulière de toutes nos images d'intimité protégée ?

Comment nous nous enracinons,



jour par jour, dans un « coin du monde ».

La maison, dans la vie de l'homme, évince les contingences, elle multiplie ses conseils de continuité. Sans elle, l'homme serait un être dispersé.

Localisation des souvenirs -> La topo-analyse serait l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime.

On croit parfois se connaître dans le temps, alors qu'on ne connaît qu'une suite de fixations dans des espaces de la stabilité de l'être, d'un être qui ne veut pas s'écouler, qui, dans le passé même quand il s'en va à la recherche du temps perdu, veut « suspendre » le vol du temps. Dans ses mille alvéoles, l'espace tient du temps comprimé. L'espace sert à ça.

C'est par l'espace, c'est dans l'espace que nous trouvons les beaux fossiles de durée concrétisés par de longs séjours. [...] Mes souvenirs sont immobiles, d'autant plus solides qu'ils sont mieux spatialisés.

Plus urgente que la détermination

des dates est, pour la connaissance de l'intimité, la localisation dans les espaces de notre intimité.

Les passions cuisent et recuisent dans la solitude. C'est enfermé dans sa solitude que l'être de passion prépare ses explosions ou ses exploits.

Et tous les espaces de nos solitudes passées, les espaces où nous avons souffert de la solitude, joui de la solitude, désiré la solitude, compromis la solitude sont en nous ineffaçables. Et très précisément, l'être ne veut pas les effacer. Il sait d'instinct que ces espaces de sa solitude sont constitutifs.

Il faut aussi donner un destin de dehors à l'être du dedans.

Quoique nous centrons nos recherches sur les rêveries du repos, nous ne devons pas oublier qu'il y a une rêverie de l'homme qui marche, une rêverie du chemin.

Dans ma chambre parisienne, cela m'est un bon exercice de me souvenir ainsi du chemin. En écrivant cette page, je me sens libéré de mon devoir de promenade : je suis sûr d'être sorti de chez moi.

De toutes ces actions imaginaires [le comportement projectif], il faudrait dire le bienfait.

Mais nous sommes très surpris si nous rentrons dans la vieille maison, après des décades d'odyssée, que les gestes les plus fins, les gestes premiers soient soudain vivants, toujours parfaits. En somme, la maison natale a inscrit en nous la hiérarchie des diverses fonctions d'habiter. Nous sommes le diagramme des fonctions d'habiter cette maison-là et toutes les autres maisons ne sont que des variations d'un thème fondamental. Le mot habitude est un mot trop usé pour dire cette liaison passionnée de notre corps qui n'oublie pas à la maison inoubliable.

On peut opposer la rationalité du toit à l'irrationalité de la cave.

Jung, *L'homme à la découverte de son âme* : « La conscience se comporte là comme un homme qui, entendant un bruit suspect à la cave, se précipite au grenier pour y constater qu'il n'y a pas de voleurs et que par conséquent, le bruit était pure imagination. En réalité, cet homme prudent n'a pas osé s'aventurer à la cave. »



Cette tour est la tour idéale qui enchante tout rêveur d'une antique demeure : elle est « parfaitement ronde » ; elle est entourée d'une « brève lumière » tombant « d'une fenêtre étroite ». Et le plafond est voûté. Quel grand principe de rêve d'intimité qu'un plafond voûté ! Il réfléchit sans fin l'intimité à son centre. On ne s'étonnera pas que la chambre de la tour soit la demeure d'une douce jeune fille et qu'elle soit habitée par les souvenirs d'une aïeule passionnée. La chambre ronde et voûtée est isolée dans sa hauteur. Elle garde le passé comme elle domine l'espace.

Dans la plupart de nos rêves de hutte, nous souhaitons vivre ailleurs, loin de la maison encombrée, loin des soucis citadins.

Devant une lumière lointaine, perdue dans la nuit, qui n'a rêvé à la chaumière, qui n'a rêvé, plus engagé encore dans les légendes, à la hutte de l'ermite ?

La hutte ne peut recevoir aucune richesse « de ce monde ». Elle a une heureuse intensité de pauvreté. La hutte de l'ermite est une gloire de la

pauvreté. De dépouillement en dépouillement, elle nous donne accès à l'absolu du refuge.

Une lampe allumée derrière la fenêtre

Veille au cœur secret de la nuit
Christiane Burucoa, *Antée*

Par sa seule lumière, la maison est humaine. Elle voit comme un homme. Elle est un œil ouvert sur la nuit.

« Une jolie habitation ne rend-elle pas l'hiver plus poétique, et l'hiver n'augmente-t-il pas la poésie de l'habitation ? Le blanc cottage était assis au fond d'une petite vallée fermée de montagnes suffisamment hautes ; il était comme emmaillotté d'arbustes. »
Baudelaire, *Les paradis artificiels*

Dans le monde hors de la maison, la neige efface les pas, brouille les chemins, étouffe les bruits, masque les couleurs. On sent en action une négation cosmique par l'universelle blancheur. Le rêveur de maison sait tout cela, sent tout cela, et par la

diminution d'être du monde extérieur il connaît une augmentation d'intensité de toutes les valeurs d'intimité.

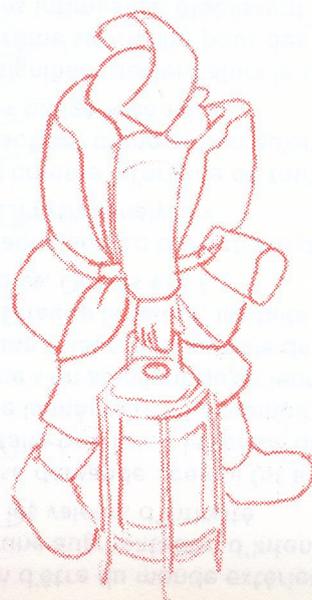
On se demande : ce qui fut a-t-il été ? Les faits ont-ils eu la valeur que leur donne la mémoire ? La mémoire lointaine ne s'en souvient qu'en leur donnant une valeur, une auréole de bonheur. Effacée la valeur, les faits ne tiennent plus. Ont-ils été ?

-> Bachelard, *La dialectique de la durée*, « La rythmanalyse »

Seul comme à l'origine de toute véritable action, d'une action qu'on n'est pas « obligé » de faire.

L'insignifiant devient alors le signe d'une extrême sensibilité pour des significations intimes qui établissent une communauté d'âme entre l'écrivain et son lecteur.

Remarquons bien que la « poignée » de la porte ne pourrait guère être dessinée à l'échelle de la maison [dans les dessins d'enfant]. C'est sa fonction qui prime tout souci de grandeur. Elle traduit une fonction d'ouverture. Seul un esprit logique peut objecter qu'elle sert aussi bien à fermer qu'à



ouvrir. Dans le règne des valeurs, la clef ferme plus qu'elle n'ouvre. La poignée ouvre plus qu'elle ne ferme. Et le geste qui ferme est toujours plus net, plus fort, plus bref que le geste qui ouvre.

Mettre n'importe quoi, n'importe comment, dans n'importe quel meuble, marque une faiblesse insigne de la fonction d'habiter.

Une anthologie du « coffret » constituerait un grand chapitre de psychologie. Les meubles complexes réalisés par l'ouvrier sont un témoignage bien sensible d'un besoin de secret, d'une intelligence de la cachette.

Quel seuil psychologique qu'une serrure. Quel défi à l'indiscret quand elle se couvre d'ornements !

« Oui, si je dois l'avouer, j' imagine que cela devrait un jour se passer comme avec ces serrures fortes et imposantes du XVIIe siècle, qui em- plissaient tout le couvercle d'un bahut et de leviers, alors qu'une seule clef douce retirait tout cet appareil de défense et d'empêchement de son centre le plus centré. Mais la clef n'agit pas seule. Tu sais aussi que les trous de

serrure de pareils coffres sont cachés sous un bouton ou sous une languette, qui n'obéissent, à leur tour, qu'à une pression secrète. » Rilke, dans une lettre à Lilliane.

Le coffre, le coffret surtout, dont on prend une plus entière maîtrise, sont des objets qui s'ouvrent. Quand le coffret se ferme, il est rendu à la communauté des objets ; il prend sa place dans l'espace extérieur. Mais il s'ouvre ! Alors, cet objet qui s'ouvre est, dirait un philosophe mathématicien, la première différentielle de la découverte. [...] Au moment où le coffret s'ouvre, plus de dialectique. Le dehors est rayé d'un trait, tout est à la nouveauté, à la surprise, à l'inconnu. Le dehors ne signifie plus rien. Et même, suprême paradoxe, les dimensions du volume n'ont plus de sens parce qu'une dimension vient de s'ouvrir : la dimension d'infinité.

Il y aura toujours plus de choses dans un coffret fermé que dans un coffret ouvert. La vérification fait mourir les images. Toujours, imaginer sera plus grand que vivre.

Il est d'ailleurs très frappant

que même dans la maison claire la conscience du bien-être appelle les comparaisons de l'animal en ses refuges.

Physiquement, l'être qui reçoit le sentiment du refuge se resserre sur soi-même, se retire, se blottit, se cache, se musse. En cherchant dans les richesses du vocabulaire tous les verbes qui diraient toutes les dynamiques de la retraite, on trouverait des images du mouvement animal, des mouvements de repli qui sont inscrits dans les muscles.

Et ainsi le pic est entré dans mon univers sonore. J'en fais pour moi-même une image salutaire. Quand un voisin, dans ma demeure parisienne, plante trop tard des clous dans le mur, je « naturalise » le bruit. Fidèle à ma méthode de tranquillisation à l'égard de tout ce qui m'incommoder, je m' imagine être dans ma maison de Dijon et je me dis, trouvant naturel tout ce que j'entends : « C'est mon pic qui travaille dans mon acacia. »

Ce signe du retour marque d'innombrables rêveries, car les retours humains se font sur le grand rythme



de la vie humaine, rythme qui franchit des années, qui lutte par le rêve contre toutes les absences. Sur les images du nid et de la maison retentit une composante intime de fidélité.

Si l'on approfondit un peu les rêveries où nous sommes devant un nid, on ne tarde pas à se heurter à une sorte de paradoxe de la sensibilité. Le nid - nous le comprenons tout de suite - est précaire et cependant il déclenche en nous une rêverie de la sécurité.

Ainsi, en contemplant le nid, nous sommes à l'origine d'une confiance au monde, nous recevons une amorce de confiance, un appel à la confiance cosmique. L'oiseau construirait-il son nid s'il n'avait son instinct de confiance au monde ?

La coquille, parfois si rude en son extérieur et si douce, si nacrée en son intimité.

Bernard Palissy « une jeune limace qui bâtissait sa maison et sa forteresse de sa propre salive ». Une rêverie de la construction par le dedans.

Le plus faible, ce doit être [...] le mieux défendu.

Voici le point de départ de nos réflexions : tout coin dans une maison, toute encoignure dans une chambre, tout espace réduit où l'on aime à se blottir, à se ramasser sur soi-même, est, pour l'imagination une solitude, c'est-à-dire le germe d'une chambre, le germe d'une maison.

Ce resserrement tout physique sur soi-même a déjà la marque d'un négativisme.. Par bien des côtés, le coin « vécu » refuse la vie, restreint la vie, cache la vie? Le coin est alors une négation de l'Univers. Dans le coin, on ne parle pas à soi-même.

Mais d'abord le coin est un refuge qui nous assure une première valeur de l'être : l'immobilité. Il est le sûr local, le proche local de mon immobilité.

L'enfance inventée. Les romans en foisonnent. Les romanciers rejettent sur une enfance inventée, non vécue, les événements d'une naïveté inventée. Ce passé irréel projeté en arrière d'un récit par l'activité litté-

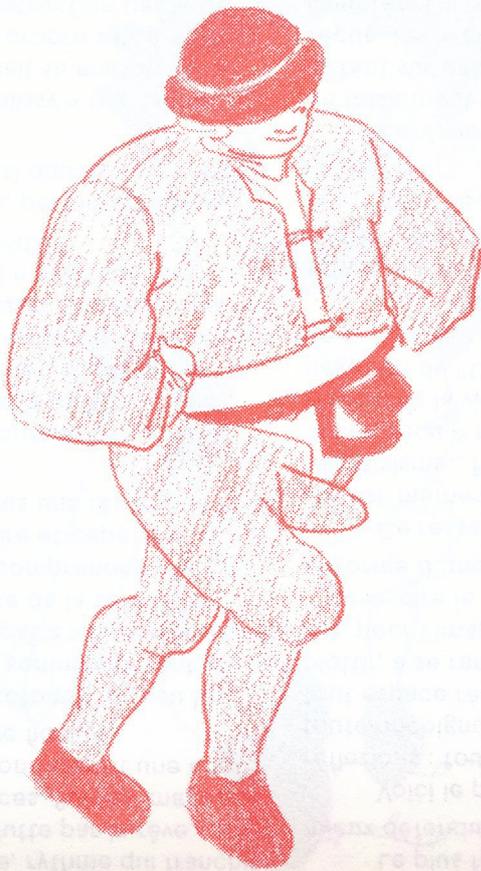
raire, masque souvent l'actualité de la rêverie.

Pour trouver l'essence d'une philosophie du monde, cherchez-en l'adjectif.

C'est un fait poétique qu'un rêveur puisse écrire qu'une courbe est chaude. Croit-on que Bergson ne dépassait pas le sens en attribuant à la courbe la grâce et sans doute à la ligne droite la raideur ? Que faisons-nous de plus si nous disons qu'un angle est froid et une courbe chaude ? Que la courbe nous accueille et que l'angle trop aigu nous expulse ? Que l'angle est masculin et la courbe féminine ? Un rien de valeur change tout.

Dans l'axe d'une philosophie qui accepte l'imagination comme faculté de base, on peut dire, sur le mode schopenhauerien : « Le monde est mon imagination. » Je possède d'autant mieux le monde que je suis plus habile à le miniaturiser.

Dictionnaire de botanique chrétienne, Nouvelle encyclopédie théologique, 1851, « Ces fleurs élevées dans des berceaux de coton, sont



petites, délicates, couleur de rose et blanches... J'enlève le petit calice avec ce réseau de longue soie qui le recouvre... La lèvre inférieure de la fleur est droite et un peu recourbée ; elle est d'un rose vif intérieurement et couverte à l'extérieur d'une fourrure épaisse. Toute cette plante échauffe lorsqu'on y touche. Elle a un petit costume bien hyperborée. Les quatre petites étamines sont comme de petites brosses jaunes... Les quatre étamines se tiennent droites et en fort bonne intelligence dans l'espèce de petite niche que forme la lèvre inférieure. Elles sont là bien chaudement dans de petites casemates bien matelassées. »

Ainsi le minuscule, porte étroite s'il en est, ouvre un monde. Le détail d'une chose peut être le signe d'un monde nouveau, d'un monde qui comme tous les mondes, contient les attributs de la grandeur.

Ce que le travailleur scientifique observe dans le microcoque, il l'a déjà vu. On pourrait dire, d'une manière paradoxale, qu'il ne voit jamais pour la première fois.

Les images de la première fois.

La miniature est un exercice de fraîcheur métaphysique ; elle permet de modifier à petits risques. Et quel repos dans un tel exercice de monde dominé ! La miniature repose sans jamais endormir. L'imagination y est vigilante et heureuse.

Baudelaire, cette fois tout entier à l'onirisme de la musique, connaît, dit-il, « une de ces impressions heureuses que presque tous les hommes imaginatifs ont connues, par le rêve, dans le sommeil. Je me sentais délivré des liens de la pesanteur, et je retrouvais par le souvenir l'extraordinaire volupté qui circule dans les lieux hauts. En sorte que je me peignais involontairement l'était délicieux d'un homme en proie à une grande rêverie, dans une solitude absolue, mais une solitude avec un immense horizon et une large lumière diffuse ; l'immensité sans autre décor qu'elle-même ».

Lentement, l'immensité s'institue en valeur première, en valeur intime première. Quand il vit vraiment le mot immense, le rêveur se voit libéré de ses soucis, de ses pensées, libéré de ses rêves. Il n'est plus enfermé dans son

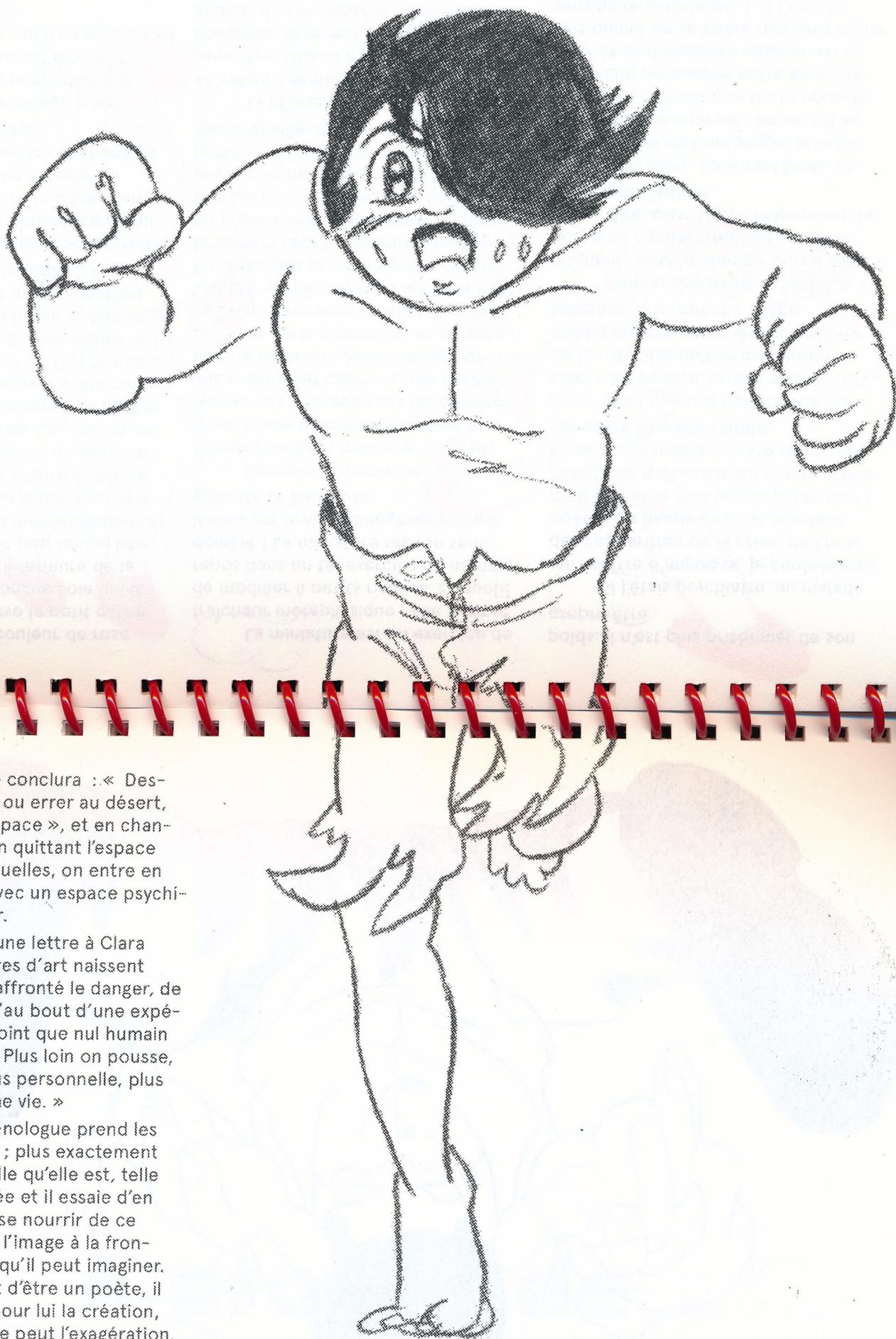
poids. Il n'est plus prisonnier de son propre être.

Si j'étais psychiatre, au malade qui souffre d'angoisse, je conseillerais, dès l'apparition de la crise, de lire le poème de Baudelaire, de dire bien doucement le mot baudelairien dominant, ce mot vaste qui donne calme et unité, ce mot qui ouvre un espace, qui ouvre l'espace illimité.

Quel que soit l'affectivité qui colore un espace, qu'elle soit triste ou lourde, dès qu'elle est exprimée, poétiquement exprimée, la tristesse se tempère, la lourdeur s'allège.

Donner son espace poétique à un objet, c'est lui donner plus d'espace qu'il n'en a objectivement, ou pour mieux dire, c'est suivre l'expansion de son espace intime.

Mais alors, pourquoi Diolé, ce psychologue, cet ontologie de la vie humaine sous-marine s'en va-t-il au Désert ? [...] Il sait que toute nouvelle cosmicité renouvelle notre être intérieur et tout nouveau cosmos est ouvert quand on se libère des liens d'une sensibilité antérieure. [...] Et en fin



de son livre, Diolé conclura : « Descendre dans l'eau ou errer au désert, c'est changer d'espace », et en changeant d'espace, en quittant l'espace des sensibilités usuelles, on entre en communication avec un espace psychiquement noyateur.

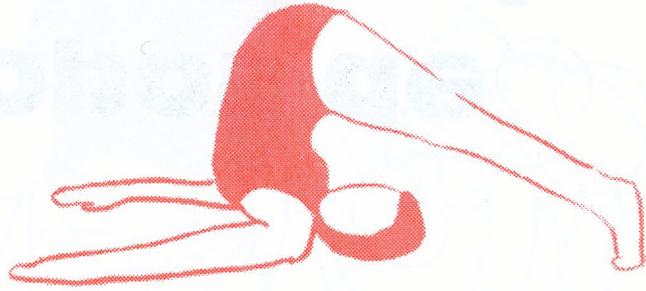
Rilke, dans une lettre à Clara Rilke : « Les œuvres d'art naissent toujours de qui a affronté le danger, de qui est allée jusqu'au bout d'une expérience, jusqu'au point que nul humain ne peut dépasser. Plus loin on pousse, et plus propre, plus personnelle, plus unique, devient une vie. »

Le phénoménologue prend les choses autrement ; plus exactement il prend l'image telle qu'elle est, telle que le poète la crée et il essaie d'en faire son bien, de se nourrir de ce fruit rare ; il porte l'image à la frontière même de ce qu'il peut imaginer. Si éloigné qu'il soit d'être un poète, il tente de répéter pour lui la création, de continuer, s'il se peut l'exagération. Alors, l'association n'est plus rencontrée, subie.



À propos de la Boîte de Pandore

recherches Internet



Un objet secret peut être dissimulé dans un endroit caché, mais une signification secrète doit être convertie en code.

Pandore est le prototype de la sublime femme androïde et, en tant que dangereuse enchantresse, elle est aussi le prototype de la femme fatale. Ces deux iconographies relèvent de la topographie du dedans/dehors. Cette surface magnifique, qui séduit et charme les hommes, dissimule soit un « dedans » mécanique, soit un « dehors » mensonger. Ces deux iconographies sont chargées des connotations de l'incertitude, du mystère, et il n'y a que leur mort qui les rende visibles.

Pandore rassemble différentes idées en une image unique, comme en accordéon, et les différents motifs de son histoire mettent en branle une série de déplacements. L'espace « intérieur » est riche de connotations maternelles (le ventre, le foyer), mais peut aussi renvoyer à l'espace caché du secret (la boîte, la chambre). Ces associations, l'une qui relève du féminin et l'autre du secret, se rejoignent dans une topographie qui sépare la

féminité selon une polarisation dedans/dehors. La surface, semblable à un masque, met en valeur la beauté féminine en tant que « dehors », artifice et mascarade, qui dissimule le danger et l'illusion. La structure du fétiche est toujours présente : l'investissement dans a surface captive l'oeil, et détourne le regard de la blessure cachée de la femme, ou plutôt de la mère.

La boîte suggère une relation métaphorique avec l'organe génital féminin, dont elle offre un substitut, davantage en raison d'une similarité formelle et fantasmatique que par proximité physique : tous deux sont associés au secret, et donc, encore une fois, reliés par métonymie.



**L'insoutenable
légèreté de l'être**

Milan Kundera



Disons donc que l'idée de l'éternel retour désigne une perspective où les choses ne nous semblent pas telles que nous les connaissons : elles nous apparaissent sans la circonstance atténuante de leur fugacité. Cette circonstance atténuante nous empêche en effet de prononcer un quelconque verdict. Peut-on condamner ce qui est éphémère ? Les nuages orangés du couchant éclairent toute chose du charme de la nostalgie ; même la guillotine.

La contradiction lourd-léger est la plus mystérieuse et la plus ambiguë de toutes les contradictions.

Il regardait les murs sales de la cour et comprenait qu'il ne savait pas si c'était de l'hystérie ou de l'amour.

L'homme ne peut jamais savoir ce qu'il faut vouloir car il n'a qu'une vie et il ne peut ni la comparer à des vies antérieures ni la rectifier dans des vies ultérieures.

Tomas ne savait pas, alors, que les métaphores sont une chose dangereuse. On ne badine pas avec les métaphores. L'amour peut naître d'une

seule métaphore.

L'idée qu'il ne pouvait absolument rien faire le plongeait dans un état de stupeur, mais en même temps le tranquillisait. Personne ne l'obligeait à prendre une décision. Il n'avait pas besoin de contempler le mur de l'immeuble d'en face et de se demander s'il voulait ou ne voulait pas vivre avec elle. Tereza avait elle-même décidé de tout.

Contre le monde de la grossièreté qui l'entourait, elle n'avait en effet qu'une seule arme : les livres qu'elle empruntait à la bibliothèque municipale ; surtout des romans : elle en lisait des tas, de Fielding à Thomas Mann. Ils lui offraient une chance d'évasion imaginaire en l'arrachant à une vie qui ne lui apportait aucune satisfaction, mais ils avaient aussi un sens pour elle en tant qu'objets : elle aimait se promener avec des livres sous le bras. Ils étaient pour elle ce qu'était la canne élégante pour le dandy du siècle dernier.

Mais un événement n'est-il pas au contraire d'autant plus important et chargé de signification qu'il dépend d'un plus grand nombre de hasard ?

Seul le hasard peut nous apparaître comme un message. Ce qui arrive par nécessité, ce qui est attendu et se répète quotidiennement n'est que chose muette. Seul le hasard est parlant. On tente d'y lire comme les gitanes lisent au fond d'une tasse dans les figures qu'a dessinées le marc de café.

[Les vies humaines] sont composées comme une partition musicale. L'homme, guidé par le sens de la beauté, transforme l'événement fortuit (une musique de Beethoven, une mort dans une gare) en un motif qui va ensuite s'inscrire dans la partition de sa vie. Il y reviendra, le répètera, le modifiera, le développera comme fait le compositeur avec le thème de sa sonate. [...] L'homme, à son insu, compose sa vie d'après les lois de la beauté jusque dans les instants du plus profond désespoir.

Ce qui distingue l'autodidacte de celui qui a fait des études, ce n'est pas l'ampleur des connaissances, mais des degrés différents de vitalité et de confiance en soi.

Elle comprenait qu'elle faisait



partie des faibles, du camp des faibles, du pays des faibles et qu'elle devait leur être fidèle justement parce qu'ils étaient faibles et qu'ils cherchaient leur souffle au milieu des phrases.

Elle était attirée par cette faiblesse comme par le vertige. Elle était attirée parce qu'elle-même se sentait faible. Elle était de nouveau jalouse et ses mains s'étaient remises à trembler. Tomas s'en aperçu et fit le geste familier : il lui prit les mains pour la calmer d'une pression des doigts. Elle lui échappa.

« Qu'est-ce que tu as ?

- Rien.

- Qu'est-ce que tu veux que je fasse pour toi ?

- Je veux que tu sois vieux. Que tu aies dix ans de plus. Vingt ans de plus ! »

Elle voulait dire par là : je veux que tu sois faible. Que tu sois aussi faible que moi.

Mais c'était justement le faible qui devait savoir être fort et partir quand le fort était trop faible pour pouvoir blesser le faible.

Je pourrais dire qu'avoir le ver-

tige c'est être ivre de sa propre faiblesse. On a conscience de sa faiblesse et on ne veut pas lui résister, mais s'y abandonner. On se soûle de sa propre faiblesse, on veut être plus faible encore, on veut s'écrouler en pleine rue aux yeux de tous, on veut être à terre, encore plus bas que terre.

Comment expliquer ce manque d'assurance devant sa maîtresse ? Il n'avait aucun raison de douter ainsi de lui-même ! C'était elle, pas lui, qui avait fait les premières avances peu après leur rencontre ; il était bel homme, au sommet de sa carrière scientifique et même redouté de ses collègues pour la hauteur et l'obstination dont il faisait preuve dans les polémiques entre spécialistes. Alors, pourquoi se répétait-il chaque jour que son amie allait le quitter ?

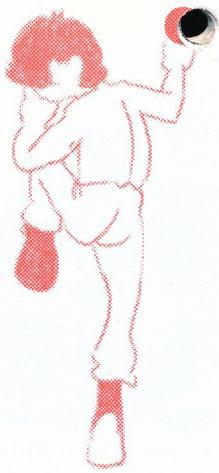
Je n'arrive qu'à cette explication : l'amour n'était pas pour lui le prolongement, mais l'antipode de sa vie publique. L'amour, c'était pour lui le désir de s'abandonner au bon vouloir et à la merci de l'autre. Celui qui se livre à l'autre comme le soldat se constitue prisonnier doit d'avance rejeter toutes

ses armes. Et, se voyant sans défense, il ne peut s'empêcher de se demander quand tombera le coup. Je peux donc dire que l'amour était pour Franz l'attente continue du coup.

D'où il tenait l'idée que la fidélité est la première de toutes les vertus ; elle donne son unité à notre vie qui, sans elle, s'éparpillerait en mille impressions fugitives.

Depuis sa jeunesse, il ne faisait que parler, écrire, donner des cours, inventer des phrases, chercher des formules, les corriger, de sorte qu'à la fin aucun des mots n'était plus exact, que leur sens s'estompait, qu'ils perdaient leur contenu et qu'il n'en restait que des miettes, des vannures, de la poussière, du sable qui flottait dans son cerveau, qui lui donnait la migraine, qui était son insomnie, sa maladie. Et il eut alors envie, confusément et irrésistiblement, d'une musique immense, d'un bruit absolu, d'un bel et joyeux vacarme qui embrasserait, inonderait, étoufferait toute chose, où sombreraient à jamais la douleur, la vanité, l'insignifiance des mots.

Elle voulait leur dire que le com-



munisme, le fascisme, toutes les occupations et toutes les invasions dissimulent un mal plus fondamental et plus universel ; l'image de ce mal, c'était le cortège de gens qui défilent en levant le bras et en criant les mêmes syllabes à l'unisson.

Le drame d'une vie peut toujours être exprimé par la métaphore de la pesanteur. On dit qu'un fardeau nous est tombé sur les épaules. On porte ce fardeau, on le supporte ou on ne le supporte pas, on lutte avec lui, on perd ou on gagne. Mais au juste, qu'était-il arrivé à Sabina ? Rien. Elle avait quitté un homme parce qu'elle voulait le quitter. L'avait-il poursuivie après cela ? Avait-il cherché à se venger ? Non. Son drame n'était pas le drame de la pesanteur, mais de la légèreté. Ce qui s'était abattu sur elle, ce n'était pas un fardeau, mais l'insoutenable légèreté de l'être.

Il est tragi-comique que ce soit précisément notre bonne éducation qui soit devenue l'alliée de la police. Nous ne savons pas mentir. L'impératif « Dis la vérité ! », que nous ont inculqué papa et maman, fait que nous

avons automatiquement honte de mentir, même devant le flic qui nous interroge. Il nous est plus facile de nous disputer avec lui, de l'insulter (ce qui n'a aucun sens) que de lui mentir carrément (ce qui est la seule chose à faire).

Être chirurgien, c'est ouvrir la surface des choses et regarder ce qui se cache au-dedans. Ce fut peut-être ce désir qui donna à Tomas l'envie d'aller voir ce qu'il y avait au-delà de l'« es muss sein ! » ; autrement dit : d'aller voir ce qui reste de la vie quand l'homme s'est débarrassé de tout ce qu'il a jusqu'ici tenu pour sa mission.

Les hommes qui poursuivent une multitude de femmes peuvent aisément se répartir en deux catégories. Les uns cherchent chez toutes les femmes leur propre rêve, leur idée subjective de la femme. Les autres sont mus par le désir de s'emparer de l'infinie diversité du monde féminin objectif.

L'obsession des premiers est une obsession romantique : ce qu'ils cherchent chez les femmes, c'est eux-mêmes, c'est leur idéal, et ils sont

toujours et continuellement déçus parce que l'idéal, comme nous le savons, c'est ce qu'il n'est jamais possible de trouver. Comme la déception qui les pousse de femme en femme donne à leur inconstance une sorte d'excuse mélodramatique, bien des dames sentimentales trouvent émouvante leur opiniâtre polygamie.

L'autre obsession est une obsession libertine, et les femmes n'y voient rien d'émouvant : du fait que l'homme ne projette pas sur les femmes un idéal subjectif, tout l'intéresse et rien ne peut le décevoir. Et précisément cette inaptitude à la déception a en soi quelque chose de scandaleux. Aux yeux du monde l'obsession du bailleur libertin est sans rémissions (parce qu'elle n'est pas rachetée par la déception).

Les personnages de mon roman sont mes propres possibilités qui ne se sont pas réalisées.

L'histoire est tout aussi légère que la vie de l'individu, insoutenablement légère, légère comme un duvet, comme une poussière qui s'envole, comme une chose qui va disparaître demain.



Le kitsch, par essence, est la négation absolue de la merde ; au sens littéral comme au sens figuré : le kitsch exclut de son champ de vision tout ce que l'existence humaine a d'essentiellement inacceptable.

Il faut évidemment que les sentiments suscités par le kitsch puissent être partagés par le plus grand nombre. Aussi le kitsch n'a-t-il que faire de l'insolite ; il fait appel à des images clés profondément ancrées dans la mémoire des hommes : la fille ingrate, le père abandonné, des gosses courant sur une pelouse, la patrie trahie, le souvenir du premier amour.

La fraternité de tous les hommes ne pourra être fondée que sur le kitsch.

Là où un seul mouvement politique détient tout le pouvoir, on se trouve d'emblée au royaume du kitsch totalitaire. Si je dis totalitaire, c'est parce que tout ce qui porte atteinte au kitsch est banni de la vie : toute manifestation d'individualisme (car toute discordance est un crachat jeté au visage de la souriante fraternité), tout scepticisme (car qui commence à dou-

ter du moindre détail finit par mettre en doute la vie en tant que telle), l'ironie (parce que au royaume du kitsch tout doit être pris au sérieux), mais aussi la mère qui a abandonné sa famille ou l'homme qui préfère les hommes aux femmes et menace ainsi le sacro-saint slogan « croissez et multipliez-vous ».

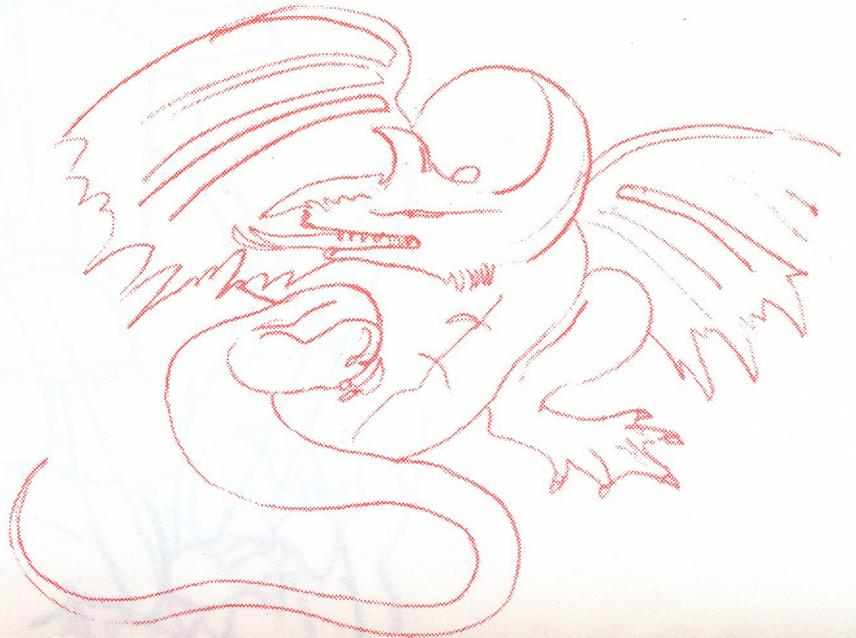
En son for intérieur, elle lui reprochait toujours de ne pas l'aimer assez. Elle considérait que son amour à elle était au-dessus de tout reproche, mais que son amour à lui était une simple condescendance.

Personne n'a de mission. Et c'est un énorme soulagement de s'apercevoir qu'on est libre, qu'on n'a pas de mission.



Peau

Dorothy Allison



J'avais appris comme une enfant que ce qui ne pouvait pas être changé devait rester non dit, et pire, que ceux qui ne peuvent pas changer leur propre vie ont toutes les raisons d'en avoir honte et de la cacher.

Mais si tout était lié, et si l'écriture réclamait cette sorte de connaissance de soi et de révélation nue auxquelles elle faisait allusion, alors l'écriture était trop dangereuse pour moi. Je ne pouvais aller si nue dans ce monde. J'ai arrêté d'écrire pendant six mois. Lorsque j'ai repris, je l'ai fait en ayant conscience de ce que cela signifiait. Peut-être pas pour quelqu'un d'autre mais, pour moi, pour la personne que je suis, écrire signifiait une tentative d'aborder la vérité, pour arriver petit à petit à la cerner, au travers des personnages, page après page.

Certain·e·s d'entre nous n'ont pas le choix, dis-je tout le temps à mes étudiant·e·s. Certain·e·s d'entre nous doivent écrire afin de donner un sens au monde.

Très peu de personnes dans notre société se croient elles-mêmes normales et pensent que leur désir et leur

comportement sexuel sont ceux de tout le monde.

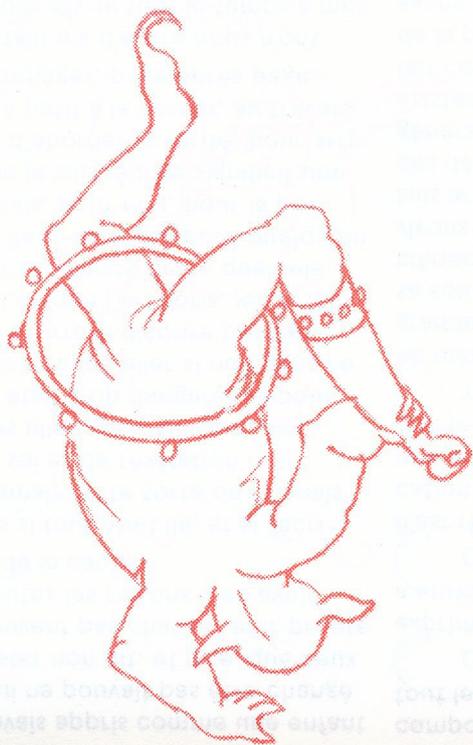
Chaque pensée interdite qui a été exprimée [à la Lesbian Sex Mafia] nous a enrichies.

Ce dans quoi je me suis engagée n'est rien moins que ma propre explication de ce que cela signifie d'être une lesbienne, le genre de lesbienne que je suis, ici et maintenant.

Toute rhétorique passionnée ne mène à rien d'autre qu'à une plus grande obscurité si elle ne prend pas sa source dans une observation spécifique : comment dans la réalité nous vivons toutes notre sexualité. J'en suis arrivée à la conclusion que sans ces détails, on ne peut faire aucune généralisation valable sur le sexe et les existences des femmes mis à part le fait central que nous avons toutes faim de la puissance du désir et que nous avons toutes terriblement peur.

Nous n'avons pas le choix. Nous ne pouvons pas faire de compromis ni accepter de rester circonspectes quand il s'agit de savoir comment contester le système de l'oppression

sexuelle. Ayons le courage de ne pas nous renier volontairement, de ne pas passer ces marchés de dupes qui peuvent sembler valables sur le moment. Je pense, par exemple, à toutes ces fois où nous nous sommes pliées à cette société, sa haine et sa peur du sexe, en prétendant en tant que lesbiennes que nous ne sommes en réalité pas différentes des hétérosexuelles, et en mettant si fortement l'accent sur les statistiques qui dépeignent des lesbiennes monogames, centrées sur leur couple et leur communauté et tellement acceptables, contrairement à ces queers outrageantes, aux moeurs légères, et provocantes en public. Chaque fois qu'en tant que féministes nous exprimons le besoin de la liberté d'avoir des enfants quand on veut plutôt que de l'avortement, que nous parlons de notre droit de contrôler sur nos corps mais que nous n'allons pas jusqu'à exiger tout ce que ça pourrait signifier, et que nous parlons de moralité comme si ce mot ne restait pas coincé en travers de nos gorges avec le souvenir de chacune des lesbiennes qui fut attaquée un jour à cause



d'actes immoraux que nous apprécions toutes, chaque fois, je crois, nous sommes complices de notre propre destruction.

Je ne connais aucune autre façon de faire cela que de commencer par dire : « Je ne renoncerai à rien. Je ne renoncerai à personne ».

Je ne sais pas si les préférences sexuelles et l'identité sont génétiques ou socialement construites. Je soupçonne qu'il y a un peu des deux, mais je crois qu'il y a des personnes qui sont homosexuelles et d'autres qui ne le sont pas, et que contraindre quelqu'un-e à changer son orientation innée est un crime - que l'orientation soit l'homosexualité, le lesbianisme, la bisexualité ou l'hétérosexualité. Je crois que le désir sexuel est une émotion puissante et vitale. Je suis plutôt persuadée que lorsque tout le monde reconnaît et agit selon son désir, cela nous fait du bien à toute-s - ne serait-ce qu'en donnant aux autres la permission d'agir selon leurs désirs - que c'est la répression sexuelle qui pervertit le désir et nuit aux personnes.

Toutes ces déclarations semblent

très simples, presque insignifiantes, mais le simple fait de dire la vérité, de faire de simples constats à propos de votre identité et de vos croyances - particulièrement lorsqu'elles ne s'accordent pas aux préjugés sociaux existants - peut vous mener à être attaqué-e, calomnié-e ou assassiné-e.

Je voulais une opération, pas celle qui consistait à devenir un homme, non, une opération qui aurait placé un levier dans ma chair, un interrupteur que j'aurais pu laisser éteint en permanence. J'avais très envie d'immunité, de distance, de soulagement - pas la fin du sexe dans son ensemble mais la fin du besoin, et plus que de la chair, la fin du besoin d'amour -, sa main placée sans crainte dans la mienne, ses yeux chaleureux, bruns et dignes de confiance.

J'ai l'ambition d'incarner mon propre fantasme d'adolescente, de réaliser cette fable de science-fiction en retournant vers la petite fille que j'étais.

À chacune de mes classes je donne à faire un exercice qui vise à amener les étudiant-e-s à réfléchir sur

ce qu'ils et elles estiment être l'utilité de la littérature. [...] Je demande aux étudiant-e-s de passer les premières semaines à compiler des exemples de récits qu'ils et elles classeraient en deux catégories : *bon* ou *mauvais*.

À la différence d'autres lesbiennes littéraires que je connais, je suis pour ces sucreries de l'esprit. Je pense que les romances, comme la science-fiction, le roman gothique et la pornographie, ont plusieurs utilités vitales et distinctes, dont la moindre n'est pas de mettre en jeu ou d'accroître notre propre mythologie. Plus qu'une simple vacance de l'esprit, la littérature de genre et les romances procurent des connaissances fondamentales pour une version homo du monde contemporain. Nous parvenons à nous voir, nous et la communauté, couché-e-s sur le papier, et c'est d'une importance capitale. J'ai grandi en étant une lectrice homo compulsive et tournée vers moi-même, j'étais friande de tout ce qui suggérait vaguement la perversité. J'avais besoin de savoir que je n'étais pas la seule, et je devais savoir également ce que toutes les



personnes qui n'étaient pas homos pensaient de ce que c'était. Après tout, connaître la mythologie culturelle qui entoure son identité est vital pour organiser sa propre survie.

Écrivez sur les personnes qui vous fascinent, je leur réponds. Écrivez sur des personnes qui vous transportent avec passion, sur des idées et des arguments qui vous enthousiasment. N'écrivez pas de livres sans intérêt. Écrivez des livres engagés, furieux, sexy, scandaleux, inquiétants et dangereux.

Comprenez-moi, je suis dangereuse. Je n'ai jamais voulu être riche. J'ai toujours voulu bien plus. J'ai toujours voulu refaire le monde et c'est une ambition qui exige bien plus et qui demande une plus grande ambition que celle qui consiste à vouloir de l'argent.

Les meilleures fictions viennent de l'endroit où se tapit la terreur, à la lisière des pires choses en nous. Je crois absolument que si vous ne transpirez pas la peur lorsque vous écrivez, alors vous n'êtes pas allés assez loin.

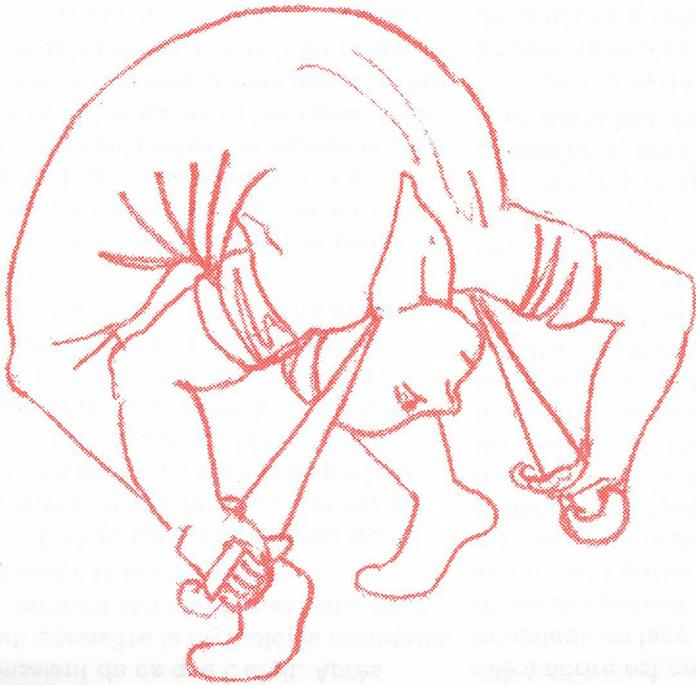
L'histoire qui m'est la plus facile à écrire est celle dans laquelle je m'assieds en face de l'image irréaliste d'une des personnes à qui j'ai toujours eu du mal à parler - mon beau-père, ma mère ou ma première amante - et je débute l'histoire par : « Hé, espèce d'enfoiré-e... ». C'est facile. Je laisse la colère dicter l'histoire. Les histoires les plus dures sont celles que je commence dans le chagrin ou la tentative de comprendre, les histoires qui démarrent par : « Je suis désolée » ou même : « J'avais tellement honte » ou : « Bon Dieu, tu me manques tellement ».

Mes histoires ne sont pas contre quelqu'un-e, elles sont pour la vie dont vous avons besoin.

Je suis restée là, debout, sans bouger, tandis qu'elle s'éloignait. Je savais ce qu'elle voulait dire. Je connaissais ce bruit. Il était dans ma tête aussi, ce refrain constant, affreux, traînant, fait de doute et de confusion. Mais je n'avais jamais pris de drogues pour le faire cesser. Le seul moment où ce bruit dans ma tête cessait, c'était lorsque j'étais allongée, épuisée, dans

les bras de Cathy.

Je porte ma peau aussi fine que je le dois, je me blinde seulement autant que cela semble absolument nécessaire. J'essaie d'écrire nue dans le monde, sans honte même sous les attaques, sans peur même si je sais combien il y a lieu d'avoir peur. Ce dont j'ai toujours eu peur, c'est d'être ce que les gens pensaient de moi - le jouet consentant de mon beau-père, celle qui a trahi sa mère, l'allumeuse perfide de mon amante, la honte suprême de ma famille, une gouine blanche et pauvre du Sud, salope, raciste, stupide, qui ne sait pas ce qu'elle fait. Essayer de toujours savoir ce que je fais et pourquoi je le fais, choisir d'être connue telle que je suis - féministe, homo, issue de la classe ouvrière et fière du travail que je fais - est aussi délicat que ça l'a toujours été. Je me dis que la vie est une longue lutte pour se comprendre et s'aimer pleinement. Que pour garder la foi en celles et ceux qui m'ont littéralement sauvé la vie et qui m'ont permis d'imaginer plus que la survie, je dois constamment essayer de comprendre plus, d'aimer plus



profondément, d'aller toujours plus nue afin de rassurer les autres autant en sécurité que je veux l'être moi-même. Je veux vivre après ma mort, comme le fait ma mère, au travers de ce que j'ai accompli pour les autres - mes soeurs, mon fils, ma compagne, ma communauté -, celles et ceux en qui je crois absolument, des hommes et des femmes que la mort n'arrête pas, qui honorent la vérité des histoires de chacun-e des autres.



Rage assassine

Bell Hooks



Le déni est en réalité le socle de la culture européenne blanche.

La discrimination raciste explicite n'est plus vraiment de bon ton, ce qui explique pourquoi tout le monde peut prétendre que le racisme n'existe pas. Nous avons donc besoin d'évoquer le discours typique de la suprématie blanche néocolonialiste - semblable au racisme bien que différente.

Une partie de ce processus de colonisation a consisté à nous apprendre à réprimer notre rage.

La rage blanche est acceptable, elle peut être à la fois exprimée et cautionnée, mais la rage noire n'a aucune place dans cette société.

[...] nous nous mettons à croire en l'individualisme libéral et [...] nous ne voyons plus aucun lien entre notre destin individuel, en tant que Noir-es, et le destin collectif.

Le personnage de Toni Morrison, Joe Trace, lorsqu'il partage dans Jazz cette vérité apprise de son mentor M. Frank : « Le secret de la gentillesse des Blanc-hes - iels doivent éprouver de la pitié envers quelque chose avant

de pouvoir l'aimer. » L'existence d'une victimisation noire est bienvenue. Elle reconforte beaucoup de Blanc-hes précisément parce qu'elle est à l'antithèse de l'activisme.

Ma rage s'intensifie parce que je ne suis pas une victime. Elle brûle dans ma psyché avec une intensité qui crée de la lucidité. C'est une rage constructive et salutaire.

La rage des opprimés n'est jamais la même que celle des privilégié-es. Les uns ne peuvent changer leur sort qu'à condition de changer le système ; les autres espèrent être récompensé-es au sein même du système.

Bien qu'il n'y ait jamais eu d'institution officielle aux États-Unis formée par des Noir-es qui se réuniraient en tant qu'anthropologues et/ou ethnographes pour étudier la blancheur, les Noir-es ont, depuis la période de l'esclavage, échangé entre elleux des savoirs « particuliers » sur la blancheur.

Les systèmes de domination, l'impérialisme, le colonialisme et le racisme forcent activement les Noir-es à assimiler la perception négative de la

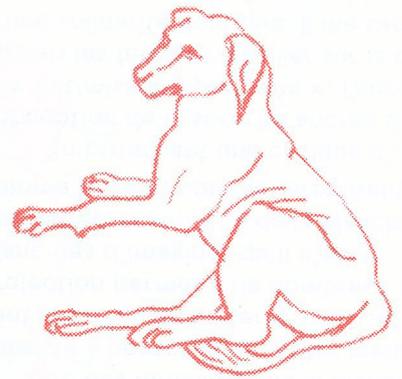
noirité, à se détester elleux-mêmes.

Les appels au pluralisme ou à la diversité servent à masquer des différences imposées et maintenues arbitrairement par la domination blanche raciste.

Un des fantasmes de la blancheur consiste à penser qu'un Autre menaçant est toujours un terroriste. Cette projection permet à de nombreux-ses Blanc-hes d'imaginer qu'il n'existe pas de représentation de la blancheur comme terreur, comme terrorisante.

En proposant une critique d'une conception de la sororité ancrée dans la « victimisation partagée », j'encourageais les femmes à se lier sur la base d'une solidarité politique. Il me semblait ironique que les femmes blanches qui parlaient le plus du fait d'être des victimes se trouvaient être, comme je l'écrivais, « plus privilégiées et plus puissantes que la vaste majorité des femmes de notre société ».

Les Noir-es qui adoptent l'identité de victime ne le font que parce que cela facilite leur relation avec les Blanc-hes, parce qu'il est plus facile



d'en appeler à l'empathie qu'au redressement des torts et aux réparations. Tant que les Blanc·hes des États-Unis s'inquièteront et s'occuperont plus volontiers des Noir·es qui endossent « une identité noire fondée sur le statut de victime », on ne verra pas de changement de paradigme.

Se désigner comme victime revient à nier sa capacité d'action.

Les familles noires aux États-Unis ont mis autant d'énergie que d'autres pans de la société à se structurer de telle sorte que l'idéologie du patriarcat et l'autoritarisme puissent être reproduits même en l'absence d'hommes. Les hommes noirs élevés par des femmes célibataires fournissent des témoignages en nombre infini sur la manière dont on les a bombardés, au cours de leur socialisation, par l'idée qu'il fallait « être un homme ». L'absence d'hommes dans ces foyers ne signifie pas que la présence masculine n'y était pas surévaluée et désirée.

Le rap qui perpétue la pensée sexiste et/ou misogyne, et justifie l'affirmation de la domination masculine sur les femmes par tous les moyens

Rage assassine, Bell Hooks

nécessaires, est un lieu de production culturelle où les hommes noirs sont tour à tour punis et récompensés pour ce type de comportement. La punition prend souvent la forme d'une critique publique et de la censure. En fin de compte, la réaction positive au rap sexiste et/ou misogyne (la célébrité, la richesse) souligne le fait que ces comportements et ces valeurs sont récompensés dans cette société. Si les hommes noirs se rendent compte qu'ils peuvent gagner beaucoup plus d'argent en exhibant des paroles sexistes et misogynes, c'est la culture de consommation de masse qui crée une demande pour ce genre de productions. Si le patriarcat capitaliste et suprémaciste blanc récompense les hommes noirs pour leurs comportements sexistes, que ce soit dans l'industrie du divertissement, le sport ou la politique, il n'y a que peu d'avantages pour que les hommes noirs se détournent de la pensée sexiste.

Il ne fait aucun doute que les hommes blancs du patriarcat ont trouvé plaisant et vivifiant que nombre de ces femmes blanches qui avaient

dénoncé avec tant de force et de virulence la domination étaient plutôt heureuses d'endosser le rôle de l'opresseur et/ou de l'exploiteur si cela signifiait qu'elles pouvaient obtenir autant de pouvoir que les hommes blancs.

Lorsque j'ai entamé mon processus de formation à la conscience critique pour radicaliser mes idées et mes pratiques, je me suis appuyée sur les écrits et les façons de vivre de Malcolm X, de Paulo Freire, d'Albert Memmi, de Frantz Fanon, d'Amílcar Cabral, de Walter Rodney, et de plein d'autres penseur·ses.

Tandis que les préjugés eurocentristes enseignés aux Noir·es dans le système éducatif visaient à nous habituer à la croyance en notre infériorité naturelle, c'est en fin de compte le désir d'avoir accès aux récompenses matérielles accordées par les Blanc·hes (le luxe et le confort représentés dans la publicité et à la télévision) qui a été le meilleur moyen de séduction. Singer les Blanc·hes, assimiler leurs valeurs (c'est-à-dire les comportements et les dites de la suprématie blanche)



était clairement une façon d'obtenir la réussite économique. Et les valeurs de la suprématie blanche étaient diffusées dans nos salons, dans les espaces les plus intimes de nos vies, par les médias. Finis les espaces séparés des Blanc-hes, où pouvaient naître une résistance militaire organisée. Bien que la plupart des communautés noires aient été ségréguées, et qu'elles le soient encore, les médias apportent la suprématie blanche dans nos vies, nous rappelant constamment à notre statut de personnes marginalisées.

Il ne serait pas exagéré de penser que beaucoup plus de Blanc-hes aux États-Unis seraient antiracistes si on ne les habituait pas quotidiennement à adopter les préjugés racistes. Obliger les médias à se détourner de la suprématie blanche devrait être le point de départ d'un mouvement renouvelé pour la justice raciale.

La peau noire se retrouve codifiée de façon stéréotypée comme masculine dans l'imaginaire raciste, sexiste et/ou colonisé. Ainsi, le pouvoir des hommes est souligné par des apparences plus sombres tandis qu'un

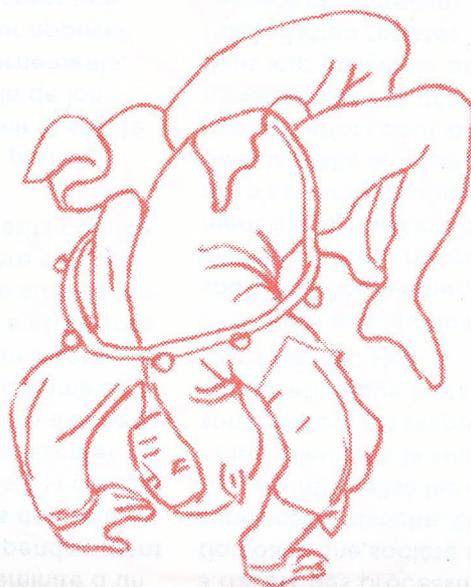
look sombre diminue la féminité d'un personnage féminin. Indépendamment des préférences sexuelles des gens, la hiérarchie des castes liées à la couleur de peau entraîne l'amoindrissement de la désidérabilité des femmes à la peau plus foncée. Être perçue comme désirable n'a pas seulement un effet sur la capacité d'une personne à attirer des partenaires, cela renforce aussi la mobilité sociale dans la sphère publique - dans les systèmes éducatifs comme dans le monde du travail.

En reconnaissant le pouvoir qu'ont les médias de définir la réalité sociale, nous avons besoin de lobbyistes au sein des gouvernements, de groupes organisés pour appuyer des boycotts, etc., pour créer une conscience de ces problèmes et exiger des changements. Nos alliés non noirs progressistes doivent unir leurs efforts pour attirer l'attention sur le racisme internalisé. Chacun.e doit briser le mur du déni qui nous fait croire que la haine de la noirité vient de psychés individuelles déséquilibrées, et admettre que celle-ci nous est systématiquement enseignée

à travers des processus de socialisation dans une société dominée par la suprématie blanche. Et que les Noir-es qui ont internalisé les comportements et les valeurs de la suprématie blanche sont tout autant responsables de cette socialisation que leurs homologues non noirs et racistes.

Pour que les Noir-es admettent souffrir collectivement du trauma racial, iels doivent rompre leur attachement à une tradition d'optimisme racial qui n'est jamais remise en question, dans laquelle le trauma a été minimisé dans un effort pour prouver qu'iels n'avaient pas été déshumanisés dans leur ensemble par l'oppression et l'exploitation racistes. Ce besoin désespéré de « prouver » aux Blanc-hes que le racisme n'avait pas vraiment réussi à provoquer un chaos psychologique permanent dans nos vies était et demeure une manifestation du trauma, une réponse exagérée.

Ron Scapp : « Les libéraux peuvent s'enorgueillir de leur capacité à tolérer les autres, mais c'est seulement après avoir décrit ces autres comme étant semblables à lui-même



que le libéral devient capable de se montrer « sensible » à la question de la cruauté et de l'humiliation. Cet acte de redescription demeure une tentative pour s'appropriier les autres, sauf qu'ici on la déguise comme s'il s'agissait d'un acte de générosité. C'est là une tentative pour faire ressembler un acte de consommation à un acte de reconnaissance.

Tous·tes les Blanc·hes de ce monde (et tout le monde dans cette société) peuvent choisir d'être activement antiracistes vingt-quatre heures sur vingt-quatre s'ils le désirent et qu'aucun·e d'entre nous n'est une victime passive de la socialisation. En élaborant sur cet aspect, j'ai expliqué que j'étais bien consciente de la façon dont les Blanc·hes souhaitaient détourner l'attention de leur responsabilité dans le changement antiraciste, en faisant comme si tout le monde avait été habitué par la société à être raciste contre son gré.

La conception d'une culture homogène, qui cherche à détourner l'attention ou même à excuser l'effet oppressant et déshumanisant de la

suprématie blanche sur les vies des personnes noires en suggérant que les Noir·es sont tout aussi racistes, est le signe que la culture demeure ignorante de ce qu'est vraiment le racisme, et de la manière dont il opère. Elle montre que les gens sont dans le déni. Pourquoi tant de personnes blanches trouve si difficile de comprendre que le racisme est oppressant, non pas parce que les Blanc·hes auraient des préjugés à l'égard des Noir·es (iels pourraient éprouver de tels sentiments et néanmoins nous laisser tranquilles) mais parce qu'il y a un système qui promeut la domination et la subjugation ?

De la même façon, toutes les manifestations sociales du séparatisme noir sont souvent perçues par les Blanc·hes comme des signes du racisme antiblanc, alors qu'elles représentent souvent un moyen pour les Noir·es de construire des lieux politiques sanctuarisés où l'on peut échapper, ne serait-ce qu'un moment, à la domination blanche.

Tandis qu'il est devenu « cool » pour les Blanc·hes de trainer avec des Noir·es et d'exprimer leur plaisir de

fréquenter la culture noire, la plupart des Blanc·hes ne pensent pas que ce plaisir devrait aller de pair avec un désapprentissage du racisme. En effet, il reste souvent un désir d'améliorer son statut dans le contexte de la « blanchité », même lorsque l'on s'approprie la culture noire.

La logique de la suprématie blanche est ainsi faite. Plutôt que d'utiliser des tactiques coercitives pour coloniser, elle séduit les Noir·es en leur promettant la réussite dans la culture dominante à condition d'accepter de nier la valeur de la noirité.

Suivant le degré avec lequel les Noir·es incarnent, par leurs actions et leurs comportements, des stéréotypes racistes familiers, iels recevront davantage de soutien ou d'encouragement de la part de la culture. On trouve un exemple type de cela dans le soutien des consommateur·rices blancs au rap misogynne qui reproduit l'idée que les hommes noirs sont des bêtes violentes et des brutes.

Bien que le mouvement des droits civiques ait enrôlé des masses de Noir·es pauvres et issues de la classe



ouvrière, les valeurs qui ont façonné cette lutte étaient fondamentalement bourgeoises. L'idée de liberté que la lutte pour les droits civiques a défendue consistait à assimiler les valeurs des classes blanches privilégiées.

Il est tout aussi problématique que tant d'ouvrages se chargent d'expliquer la noirité, et en particulier les expériences des Noir-es pauvres et des classes populaires, aux membres des classes privilégiées qui sont principalement blanc-hes.

Puisque c'est là le terreau idéologique qui engendre la domination et une culture de la répression, rejeter l'éthique du matérialisme est impératif si l'on veut transformer la société telle qu'on la connaît.

Celleux qui rejettent la domination doivent être prêt-es à se détourner de l'élitisme de classe.

J'ajouterai que la marchandisation contemporaine de la noirité est devenue un aspect dynamique de ce système de répression culturelle. Les désirs opportunistes de célébrité, de richesse et de pouvoir poussent dé-

sormais de nombreux-ses penseur-ses critiques, écrivain-es, universitaires et/ou intellectuel-les à participer à la production et à la mise sur le marché de la culture noire, d'une façon qui est complice des structures d'oppression et d'exploitation existantes. Cette complicité commence par la confusion entre capitalisme noir et autodétermination noire.

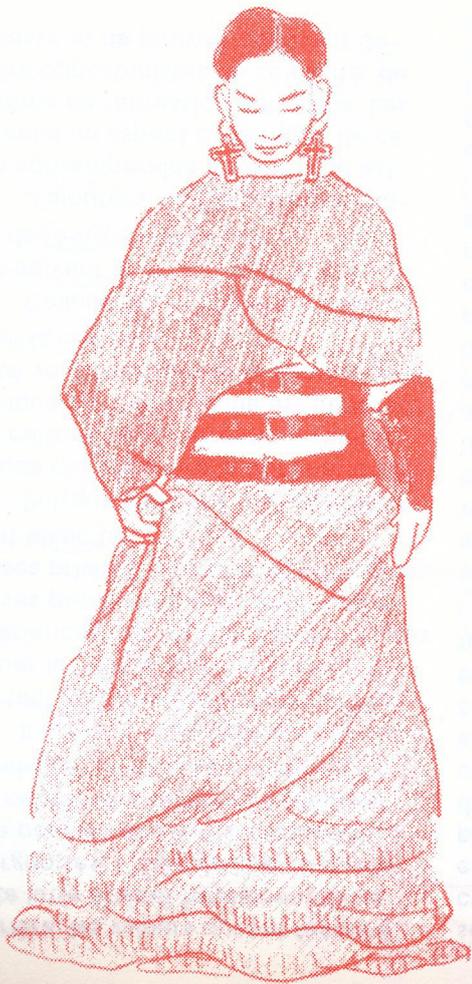
Le refus de tenir compte de la situation de classe des réalisateurs, qui a une influence sur les aspects de la vie des classes populaires noires qu'ils choisissent de montrer, s'enracine dans un déni des différences de classe mais aussi du fonctionnement conservateur des politiques de la représentation dans le cinéma dominant, qui rend plus facile de montrer la brutalité des classes populaires noires que n'importe quel autre aspect de la vie quotidienne de la communauté.

C'est probablement ce contact ou la fréquentation de mes collègues, des professeur-es d'anglais qui voulaient vraiment avoir « une » personne noire dans « leur » département, à condition que cette personne pense

et agisse comme elleux, partagent leurs valeurs et leurs croyances, ne soit en aucun cas différente, qui m'a incitée à utiliser pour la première fois le terme de « suprématie blanche » pour identifier l'idéologie désignant le mieux la façon dont les Blanc-hes de cette société (indépendamment de leurs convictions politiques de gauche ou de droite) perçoivent et se lient aux Noir-es, et aux autres personnes racisées.

La détresse économique a créé un climat où le militantisme – la résistance manifeste à la suprématie blanche et au racisme (qui incluait de se représenter d'une façon qui exprimait la fierté noire) – n'était plus jugée comme une stratégie de survie viable. Les coiffures naturelles, les robes africaines, etc., ont été abandonnées comme autant de signes d'un militantisme qui auraient pu nous empêcher de progresser.

La dernière tentative en date pour saboter les relations entre les personnes racistes a été l'institutionnalisation du « multiculturalisme ». De façon positive, le multiculturalisme se



présente comme une correction à la vision eurocentrisme de la citoyenneté modèle, au sein de laquelle les idéaux de la classe moyenne blanche sont considérés comme la norme. Pourtant, cette intervention positive a été ruinée pas une conception du multiculturalisme qui laisse penser que tout le monde devrait vivre et s'identifier avec son seul groupe culturel limité et autonome. Si le patriarcat capitaliste de la suprématie blanche reste inchangé, alors le multiculturalisme, dans ce contexte, ne peut devenir un terrain fertile pour le nationalisme borné, le fondamentalisme, la politique des identités et le séparatisme culturel, racial et ethnique. Chaque groupe, séparément, sentira alors qu'il doit protéger ses propres intérêts et éloigner ceux qui n'en font pas partie, et puisque le groupe a l'air toujours vulnérable, son pouvoir et son identité dépendent de son exclusivité.

Dans le contexte européen, pour parler de la suprématie blanche, on doit nécessairement considérer l'histoire mondiale du peuple juif (Blanc·hes comme non-Blanc·hes) et

interpréter cette histoire en relation avec le développement des idées racistes sur les Noir·es.

Ayant grandi dans le Sud ségrégué, la leçon fondamentale que j'ai apprise à travers l'église noire baptiste était que les Juif·ves du monde entier avaient souffert de l'exploitation et de l'oppression, que nous devons nous identifier à ce peuple et interpréter sa lutte comme étant aussi la nôtre en raison de cette expérience commune.

Dans mes salles de classe, j'ai pu constater que l'une des tensions principales entre les jeunes étudiant·es noir·es érudit·es (dont certain·es sont juif·ves) et les Juif·ves blanc·hes vient de ce que les Noir·es ont le sentiment (factuel ou fantasmé) que nombre de Juif·ves qui détiennent un privilège de classe, et qui sont capables d'user du privilège d'avoir la peau blanche dans une société suprémaciste blanche comme celle-ci, ne s'identifient pas, ou plus, aux opprimé·es et, en outre, agissent souvent en « colonisateur » dans leur relation au vécu des Noir·es. Comme d'autres Noir·es dans le reste de la société qui ne voient plus les

Juif·ves comme des alié·es, iels ressentent que la tradition de solidarité a été trahie. Contrairement à ce que dit Gates, iels considèrent que les Juif·ves ont brisé ce lien afin de s'assimiler davantage à la culture blanche hégémonique.

C'est ainsi que fonctionne le racisme - il est plus facile d'avoir des « boucs émissaires » parmi les Juif·ves (en particulier quand on vit des agressions racistes concrètes) que de s'en prendre aux structures de la suprématie blanche. Pour véritablement lutter contre l'antisémitisme, nous devons mieux connaître la suprématie blanche institutionnalisée. Cela veut dire bien comprendre que la suprématie blanche encourage l'antisémitisme chez les Noir·es. Par exemple, qui a donné aux jeunes Noir·es l'idée que les Juifs·ves contrôlent Hollywood ? Ce stéréotype leur parvient de la culture blanche majoritaire.

Notons que les leaders noir·es nationalistes qui encouragent les idées antisémites ont aussi tendance à soutenir la domination sexistes des femmes.



La solidarité entre les Noir·es et les Juif·ves [...] doit s'enraciner dans la reconnaissance du fait que la suprématie blanche a besoin de l'existence du racisme antinoir et de l'antisémitisme, et que ces luttes seront donc à jamais connectées.

Aujourd'hui, après plus de vingt ans d'engagement actif dans le mouvement féministe, il m'est devenu plus évident que des années auparavant, qu'il existait de nombreux obstacles empêchant les femmes noires et les femmes blanches de créer des liens intimes dans le contexte du patriarcat capitaliste et suprémaciste blanche. Un obstacle majeur avait toujours été que les femmes blanches tendaient à se montrer plus ignorantes que les femmes noires de la façon dont l'histoire du racisme aux États-Unis avait institutionnalisé des structures d'apartheid racial destinées à tenir ces deux groupes séparés. D'abord, il y avait la compréhension de race et de classe que le rôle des femmes noires était d'être des servantes et celui des femmes blanches d'être servies. Ce paradigme servante/servie a continué

lorsque les femmes noires sont entrées dans toutes les sphères professionnelles, dès lors que les femmes blanches étaient situées plus haut dans l'échelle sociale. Ensuite, il y avait la division raciste/sexiste de la compétition sexuelle pour des hommes qui estimaient que les femmes blanches étaient plus désirables, plus dignes de respect et de considération que les femmes noires. Ces deux différences majeures de situation ont eu des impacts profonds sur les relations interraciales entre ces deux groupes. Pour commencer, elles ont détruit les fondements de la confiance nécessaire pour pouvoir se lier. Elles créent une peur, chez les femmes noires, de la possibilité que les femmes blanches ne veuillent qu'exercer leur pouvoir sur nous. En même temps, les femmes blanches craignent souvent que les femmes noires ne soient plus douées, plus fortes et que, si on leur donnait la même chance, qu'elles les dépassent et exercent leur pouvoir sur elles par vengeance.

C'est [le] rejet de la compétition comme seul point de contact possible

entre les femmes qui prépare le terrain pour que puissent fleurir l'amitié et la solidarité.

Beaucoup de critiques afrocen- trées décrivent l'eurocentrisme pour sa représentation unitaire de la culture, pour l'universalisation de l'expérience blanche, sa façon d'effacer les formes de connaissance africaines, tout en construisant au sein de ces mêmes récits une représentation utopique unitaire de l'Afrique comme un paradis, une terre mère où tout était parfait avant que l'impérialisme blanc n'y apporte le mal et la corruption. Les évocations utopiques et afrocen- tristes d'une culture prestigieuse et ancienne de rois et de reines noir·es effacent les expériences des domestiques et des esclaves dans le but de présenter aux Noir·es d'aujourd'hui des exemples de super-héros illustrant la subjectivité noire.

Les appels nationalistes à une représentation unifiée de la noirité ont tendance à mettre en avant une conception de l'authenticité qui renforce une vision patriarcale de la vie de la famille et de la nation comme les



seules structures possible dans lesquelles la crise de l'identité noire peut être résolue.

De nombreux·ses penseurs·ses critiques noir·es ont abandonné le langage simple et ont adopté à la place un jargon plus abstrait. Comme beaucoup de leurs équivalent·es blanc·hes à l'université, iels considèrent souvent les personnes comme moi, celles qui continuent à parler simplement et/ou à intégrer le style populaire dans leurs écrits et leurs exposés, comme manquant de sophistication intellectuelle.

« L'autodétermination des Noir·es » est un terme utile parce qu'il montre que les efforts pour redonner du pouvoir aux communautés noires doivent faire plus que critiquer et lutter contre le racisme et la suprématie blanche. Ces efforts doivent aussi aborder les manières dont les Afro-Américain·es, quelle que soit leur classe, peuvent forger une subjectivité émancipatrice radicale même en continuant à vivre dans une société patriarcale, capitaliste et dominée par la suprématie blanche. Nous ne pouvons attendre la fin de la domination

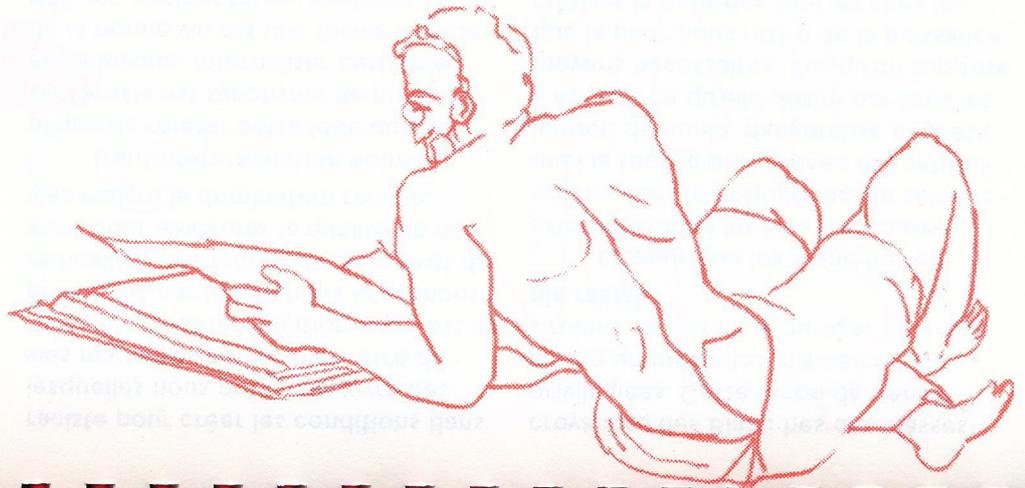
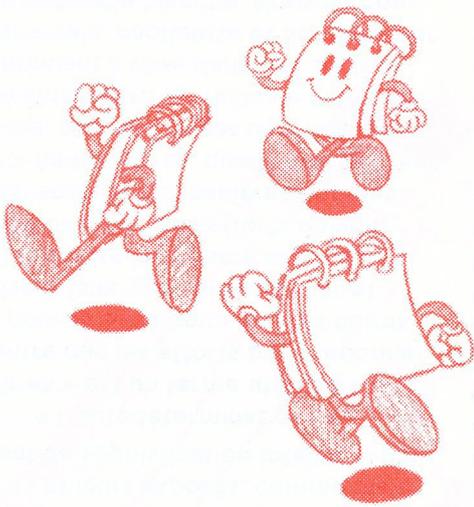
raciste pour créer les conditions dans lesquelles nous pourrions vivre des vies marquées par un bien-être durable. L'autodétermination noire est ce processus par lequel nous apprenons à radicaliser nos façons de penser et de vivre pour améliorer la qualité de nos vies malgré la domination raciste.

L'autodétermination noire implique de rejeter cette idée qu'une vie réussie est synonyme de privilège économique. Internaliser cette idée de la bonne vie est une forme d'impérialisme occidental qui renforce l'idée que la majorité des gens dans le monde (en particulier les personnes racisées) vivent des vies qui n'ont pas de valeur parce qu'ils manquent de ressources matérielles.

L'idée selon laquelle tout le monde devrait oublier son attachement à la race et/ou à son identité culturelle pour devenir « seulement des humains », dans le cadre de la suprématie blanche, a en général impliqué pour les groupes subordonnés d'abandonner leurs identités, leurs croyances, leurs valeurs et s'assimiler en adoptant les valeurs et les

croyances des Blanc·hes des classes privilégiées. Cette façon de penser a créé un protectionnisme culturel virulent au lieu d'encourager l'harmonie raciale.

La peur que les Blanc·hes expriment contre les Noir·es trouve son origine dans le préjugé raciste selon lequel la race la plus foncée est naturellement démunie, dangereuse et prête à obtenir ce qu'elle désire par tous les moyens nécessaires. Puisqu'on suppose que la peur nous retire de la puissance, cultiver la peur des Noir·es chez les Blanc·hes est une stratégie néocolonialisme utile dès lors qu'elle masque le fait que les Blanc·hes font beaucoup plus souffrir les Noir·es, dans leur vie quotidienne, que l'inverse.



Fotocopias 19
Hiver 2024

Clélia Guy

Retrouvez tous les numéros sur
revue-fotocopias.com

Composé en Antique Olive, Aperçu
et BP Black&White

Imprimé aux Beaux-Arts de Paris



Whatever